Corentin

Hôpital Robert-Debré. Service de gastro-entérologie.

Je rencontre Corentin, un bébé de quelques mois, et sa maman. Avec elle je papote et, pour petit Corentin, je chante des chansons. L'ambiance est calme et douce.

Au-dehors, dans le couloir, c'est la fête de Noël avec des bonbons, des gâteaux et une distribution de cadeaux. Je dis à maman que je serai là jeudi prochain, le jour de Noël, pour faire la fête. J'ai à peine prononcé le mot « Noël » que maman fond en larmes…

Panique à bord ! C'est la première fois qu'une maman pleure en ma présence et, de surcroît, je me sens responsable... Enfin, devrais-je dire, Christine se sent responsable. Tap Tap s'est fait la malle apparemment ! Je reste figée un instant puis j'effleure son dos avec ma main sans mot dire... C'est la mouise ! J'entends des rires dans le couloir, la fête bat son plein. Alors, sans réfléchir, je propose à maman d'aller lui chercher une petite douceur. Elle acquiesce d'un signe de la tête. Aussitôt dit, aussitôt fait, je reviens dans la chambre avec une part de tarte aux poires. Maman a séché ses larmes. Elle m'explique que la maladie de Corentin est très lourde, que les médecins ne savent pas comment elle va évoluer, qu'ils vont passer Noël ici à l'hôpital et, quant à savoir si Corentin pourra sortir de cette chambre un jour...

J'écoute maman, attentive, compréhensive... Ses paroles me touchent, moi Christine, mais Tap Tap ne le laisse pas trop paraître...

Elle est jeune, elle est belle, c'est son premier enfant. Révoltant.

Moi qui me réjouissais de rendre visite aux enfants le jour de Noël. Quelle naïveté ! Je réalise à l'instant combien il est pesant pour les parents et les enfants d'être cloués là, à l'hôpital, ce jour si particulier, d'ordinaire synonyme de joie, en famille, à la maison, dans son cocon...

Fin de nos échanges. Je quitte la chambre le cœur en chiffon.

Je me retrouve de nouveau au sein de la fête, les enfants jouent, rient, dévorent des friandises. Je suis gourmande et j'ai besoin d'un peu de réconfort. Je picore quelques « bonbecs », blague avec un groupe d'ados, me lave la tête un moment.

Je m'éloigne pour reprendre mes visites en chambre, lorsqu'un homme se rapproche de moi. C'est le papa de Corentin. C'est parti pour les confidences. Il est alcoolique mais il a arrêté de boire ; ça n'a pas été une mince affaire. Il l'a fait pour sa femme et pour son petit qui allait venir au monde. Mais cette fichue maladie a mis leur couple à mal. Ils vont se séparer. Il a une énorme envie de replonger. Trop dur à traverser tout ça... Papa a besoin de vider son sac et il m'a choisie moi, Tap Tap, avec mes cheveux en l'air et mon nez rouge ! Un clown pour confident, pas si étonnant finalement. À qui parler ici ? Aux médecins ? Aux soignants ? Ils n'ont pas toujours le temps. D'autres missions plus urgentes à accomplir. À cet olibrius de passage qu'on ne reverra peut-être pas ? C'est tentant.

Lors de nos trois semaines de formation initiale, avant l'intégration à l'équipe des docteurs Rêves, Élisabeth Lamotte, notre thérapeute, nous avait alertés sur la question. Oui, nous pourrions être amenés sur le terrain à recevoir des paroles très personnelles des enfants ou des familles. Dans la souffrance, on a souvent besoin de se confier. En rigolant, j'avais dit que ça tomberait certainement sur moi ! Je me connais. Depuis toujours, je suis une grande oreille, les gens le sentent et, auprès de moi, viennent se livrer. Nous, les docteurs Rêves, avons la liberté d'écouter ou

pas. Pour ma part, jusqu'à présent, j'ai toujours ouvert ma porte. Si, avec moi, un enfant ou un parent peut s'alléger et libérer une partie de son lourd fardeau, je prends. Et si, en rentrant chez moi, je me sens encombrée, j'ai des techniques de résilience dont je sais faire bon usage pour rester disponible.

Quelques minutes plus tard, le papa de Corentin referme son sac et s'en retourne auprès de son petit. De mon côté, je continue ma visite.

Deux semaines plus tard, je retourne en service de gastro-entérologie. Je vais voir Corentin et sa maman. Elle a l'air épuisée. Rapidement, je lance : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi maman ? »

Du tac au tac, elle me répond : « Signe-moi un bon de sortie pour Corentin ! »

Et hop, me voilà accroupie au sol, une carte postale et un stylo dans la main : « T'inquiète maman, il n'y a aucun souci, j'ai le bras long comme la trompe d'un éléphant géant ! Le directeur de l'hôpital, c'est un pote. On fait du golf ensemble tous les dimanches. C'est même moi qui lui ai coupé les cheveux la semaine dernière ! Ah ouais, je t'ai pas dit, je suis cheveulogue aussi ! Je consulte le jeudi. Bref, crois-moi, quand je donne des instructions, tout le personnel se dresse en rang d'oignons, pas de tergiversations ! Ici, c'est moi le patron ! Pis d'façon, si y en a un qu'essaye de me contrer, j'm'en fiche, j'ai volé le tampon officiel de tous les cadres de l'hôpital ! »

Maman s'est accroupie face à moi et, sur une de ses cuisses, a déposé Corentin. Ils sont tout ouïe.

J'écris : « Je soussignée, docteur Tap Tap, chirurgien du son et expert en énergétique vibratoire *(en consultation exceptionnelle de cheveulogie le jeudi)*, exige la sortie immédiate de Corentin sur-le-champ, maintenant, tout de suite, *now*. Aucune dérogation possible à la non-exécution de cette libération ne pourra être prise en compte à compter de la seconde. Libérez nos camarades ! Libérez nos camarades ! Fait ce jour, pour valoir ce que de droit ou que ce de droit, je sais plus trop quoi. Voilà ! Signé Tap Tap. » Et de tamponner la carte et la remettre à maman.

Je n'oublierai jamais cet instant magique. Lorsque j'écris, maman et Corentin me regardent droit dans les yeux, ils n'en perdent pas une miette. Maman a maintenant la banane et les beaux yeux bleus de tout petit Corentin sourient aussi ! Il a tout compris ! Nous sommes tous les trois télétransportés dans un autre scénario, celui de la liberté de Corentin. Nous avons brisé les murs de l'hôpital pour une échappée dans le monde extérieur et c'est un véritable bonheur !